

tase devant les beautés si nouvelles pour lui de la nature tropicale.

Les horizons sp'endides et accidentés que chaque détour de chemin présentait à ses yeux charmés, émerveillaient son imagination et attendrissaient son cœur. Il pensait au bonheur qu'il y aurait à vivre séparé du monde, dans ces sublimes solitudes, loin des tristes passions de l'humanité, seul à seul, avec une femme adorée ! Alors l'image de Nativa lui apparaissait, et il ne pouvait s'empêcher de soupirer.

— Mon cher Louis, dit Montbars qui se méprit sur la cause de cette tristesse, j'ai cru, connaissant ton courage, ne pas devoir te ménager et t'avouer combien est dangereux le beau Laurent ! Je crains à présent que mes confidences n'aient en un résultat tout différent de celui que j'en attendais et qu'au lieu d'enflammer ton ardeur, elles n'aient jeté dans ton esprit la perturbation et l'inquiétude. Oh ! il est inutile que tu te récries. . . Je sais parfaitement que le moment du combat venu, tu ne reculeras pas d'une ligne et soutiendras dignement l'honneur de ton nom. . . C'est beaucoup, certes, mais ce n'est pas encore assez. . . Ce que je veux, c'est qu'une fois en présence de Laurent, tu sentes la colère te monter au cœur, que tu sois implacable. Tu aimes toujours Nativa ? n'est-ce pas ? demanda le boucanier après un léger silence et en paraissant hésiter.

— Si je l'aime ! Plus que jamais !

— Alors, Louis, tu dois tuer Laurent, car il s'exprime sur le compte de la fille de Monterey avec un mépris souverain. Cent fois je l'ai vu déployer, en parlant d'elle, un cynisme et une hardiesie d'expressions qu'un homme bien élevé n'oserait se permettre à propos d'une courtisane ! J'aurais voulu, Louis, ne pas te faire cette confidence. Il me répugnait d'invoquer ton affection pour une femme appartenant à cette maudite race espagnole, que je hais de toute la force de mon âme ! Le salut de ta vie a fait taire mon orgueil. Que le souvenir de Nativa, en exaltant ton courage, te fasse triompher de Laurent, et je me sentirai presque capable de la bénir ; car, vois-tu, Louis, je t'aime comme si j'étais ton père !

De Morvan se sentit ému : toutefois, son attendrissement ne fut pas de longue durée ; l'aveu de Montbars avait soulevé tous les mauvais instincts du jeune homme !

— Ah ! Laurent ose insulter Nativa ! s'écria-t-il les yeux étincelants et la voix stridente. C'est bien, Montbars ! Dussé-je, en me jetant sur son fer, me tuer moi-même, Laurent mourra !

Dix minutes plus tard, le aventuriers atteignirent l'habitation du boucanier.

— Quel est donc le maître de cette habitation ? demanda le jeune homme à son oncle.

— Un singulier original, un de nos compatriotes, Barbe-Grise, — c'est le nom sous lequel il est connu, — est l'homme le plus logique et le meilleur qu'il soit possible d'imaginer. Depuis près de trente ans qu'il mène la vie solitaire des bois, il s'est tellement isolé des intérêts du monde et rapproché de la nature, qu'il voit les choses telles qu'elles sont et non telles que nous les montrent nos passions. A un travers d'esprit près, travers dont je veux te laisser la surprise, il est pour moi la sagesse en personne ; nous sommes de vieux amis.

Barbe-Grise passe, avec raison, pour l'un des meilleurs tireurs de la boucanerie ; il possède à fond la science de l'arme à feu, et nul plus que lui n'est à même de t'apprendre méthodiquement, en peu de mots, comment il faut procéder pour abattre à cent pas, à balle rase, un écureuil qui se joue à l'extrémité d'une branche. Son coup d'œil infailible éga-

le le mien. Nous passerons notre journée à te préparer au combat de demain.

— Comment cela, à me préparer au combat de demain ? répéta de Morvan ; n'est-ce donc pas l'épée à la main que je dois vider ma querelle ?

— Hélas ! mon cher enfant ; s'il ne s'agissait que d'un duel à l'épée, je ne serais pas aussi inquiet. Les rencontres, à Saint-Dominique, ont lieu tout à la fois à l'arme à feu et à l'arme blanche. . . Sais-tu te servir d'un mousquet ?

— J'étais le meilleur tireur de Penmark ; on parlait de mon adresse à dix lieues à la ronde.

Cette réponse causa un sensible plaisir à Montbars.

— Voici les serviteurs de Barbe-Grise qui viennent nous reconnaître, dit-il.

En effet, une dizaine de ces chiens énormes dont se servaient les boucaniers pour relancer et retenir les taureaux sauvages, se précipitaient en bondissant hors d'un chenil situé près de l'habitation.

— Holà ! tout doux ! cria de Montbars. Voici longtemps que nous ne nous sommes vus, mais je suis une de vos vieilles connaissances !

Les chiens, qui d'abord étaient furieux, se mirent alors, comme s'ils eussent compris ces paroles, à sauter après l'illustre chef de la flibuste et à l'accabler de caresses.

— Bonnes bêtes ! vois comme elles me reconnaissent, reprit Montbars en se retournant vers son neveu. Combien ai-je d'amis qui, après une absence aussi longue, me recevraient aussi bien ? . . . Ah ! voici Barbe-Grise !

Le boucanier Barbe-Grise pouvait avoir cinquante ans : petit et trapu de taille, il portait le costume habituel aux gens de sa profession : seulement on remarquait en lui une propreté inconnue à ses confrères.

— Ah ! c'est toi, Montbars ! dit-il sans empressement et avec un imperturbable sang-froid.

Les deux vieux amis échangèrent une poignée de main.

— As-tu pensé quelquefois à moi, Barbe-Grise ? lui demanda Montbars.

— Tous les jours. Je suis très-heureux de te savoir de retour ! répondit le boucanier avec le même flegme.

— Voici un jeune homme, reprit Montbars en désignant son neveu, qui a besoin de toi, Barbe-Grise. C'est le fils de mon frère, et je l'aime comme mon enfant. Il faut que tu m'aides à lui apprendre à se servir d'un mousquet de boucanier, il se bat demain avec Laurent.

— Alors il sera tué ! répondit tranquillement l'hôte de l'habitation du Bois-Roger ; n'importe, je n'en mets pas moins mon expérience à son service. Mais vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, entrez dans ma case, vous y trouverez quelques bouteilles de Bordeaux.

L'intérieur de l'habitation du boucanier était en parfaite harmonie avec son apparence extérieure ; il présentait un ordre et une propreté admirables.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Alain d'une voix émue, c'est-il possible ! quel bonheur !

Le Bas-Breton, sans entrer dans une autre explication, jeta vivement son chapeau à terre puis, s'agenouillant sur le sol, il fit le signe de la croix et se mit en prières devant une image de Sainte-Anne d'Auray suspendue à la muraille.

Cette action parut causer un certain plaisir à Barbe-Grise. Sur ses traits restés impassibles lorsqu'il avait reconnu Montbars, passa un fugitif sourire de contentement.

— Tu connais donc sainte Anne d'Auray ? demanda-t-il à Alain une fois que ce dernier eut terminé sa prière.

— Si je la connais ! s'écria le Penmarkais avec indignation ; voilà, jour de Dieu, une question bien bête ! . . . Ai-je donc l'air d'un Turc ou d'un païen ? Si je la connais, ma bonne sainte Anne d'Auray, c'est-à-dire que nous sommes extrêmement liés, qu'elle fait tout ce que je veux. Tenez, monsieur le chevalier, je ne crains plus rien pour vous ! Cette image que je retrouve ici est un avertissement du bon Dieu. Je consens à être pendu si vous ne tuez pas demain, comme un chien enragé, l'homme aux violons et aux flûtes. . . Ah ! si j'avais des cierges !

— J'en ai moi, dit Barbe-Grise.

— Vous avez des cierges, vous. . . vieux chasseur de taureaux ! s'écria Alain ravi. Eh bien ! touchez là vous devez être un brave homme.

Le boucanier serra la main du serviteur, puis ouvrant ensuite un large bahut, il en retira plusieurs bouteilles qu'il plaça sur la table.

— C'est une bonne chose que le vin, dit Alain, mais de combien le cidre ne lui est-il pas préférable !

— Barbe-Grise, toujours silencieux, sortit de la pièce où se tenaient ses hôtes. Une minute plus tard, il rentra et déposait devant le Bas-Breton un vase d'une forme singulière.

— Un pichet de cidre ! s'écria le fidèle serviteur de de Morvan, avec un attendrissement plein d'enthousiasme ! . . . c'est impossible. . . Mais si. . . ça en est du cidre. . . et du fameux, même !

— Alain vida d'un seul trait le contenu du pichet, puis il se mit à pleurer.

— Ce garçon, me plaît, dit tranquillement Barbe-Grise en s'adressant à Montbars : T'appartient-il ? Donne-le moi ! Je te promets de ne le battre qu'autant que cela sera nécessaire à son apprentissage.

— Alain est le serviteur de mon neveu ; je doute que son maître consente à le céder !

— Je vous offre en échange dix livres de poudre et les deux meilleurs chiens de ma venue ! reprit le boucanier en se retournant vers de Morvan ; c'est un bon marché pour vous.

— Alain ne me quittera jamais, ou du moins s'il se sépare de moi, ce sera de sa propre volonté, répondit le jeune homme que cette bizarre proposition fit sourire.

— Eh bien ! alors, puisque tu ne peux devenir mon *engagé*, tu resteras mon ami, n'est-ce pas, Alain ! dit le boucanier.

— Votre ami à la vie et à la mort !

Une fois que les voyageurs se furent désaltérés, Barbe-Grise prit son fusil, siffla ses chiens, et suivi de Montbars, de de Morvan et d'Alain, il se mit en marche pour le mont du Python.

Le mont du Python, de forme conique, avait contenu, — il y avait des siècles, — un volcan ; on distinguait encore la place occupée jadis par le cratère et d'horribles crevasses qui sillonnaient ses flancs.

Eloigné à peine d'un quart de lieue de l'habitation de Barbe-Grise, le mont du Python n'était séparé du Bois-Roger que par une centaine de pas : ce fut dans une capée d'allée naturelle que le boucanier établit son tir.

Ses apprêts ne furent ni longs ni compliqués ; il coupa tout bonnement un arbuste large de deux pouces et de la hauteur d'un homme, le fixa dans le sol, puis compta une distance de deux cents pieds.

Remettant alors son fusil à de Morvan, il lui expliqua brièvement, avec autant de précision que de clarté, la façon dont cette arme toute exceptionnelle, devait être épaulée, comment il fallait prendre le point de mire, placer sa main et appuyer sur la gâchette.

Ces instructions données, il commanda le feu ; le coup partit, l'arbuste resta intact.